

belle qui les lui avait apprises, et se promettant de revenir tout glorieux vers elle!»

J'ai vu depuis des traductions de ces chants faites par Scott, et publiées dans un mélange de ses poésies légères.

La soirée s'écoula délicieusement: le poète lut plusieurs passages du vieux roman d'Arthur, avec sa belle voix profonde, sonore, et cet accent de gravité qui allait à merveille avec l'antique ouvrage à caractères gothiques. C'était une rare bonne fortune que d'entendre pareille lecture, en pareil lieu, et d'un tel homme! Scott, assis dans un immense fauteuil à bras, son chien favori Maida à ses pieds, et autour de lui d'antiques livres, des trophées d'armes et de pittoresques reliques de vieux tems.

Pendant la lecture, le sage Grippeminaud s'était établi sur une chaise, à côté du feu, et restait l'œil fixe et la physionomie réfléchie, comme s'il eût prêté une profonde attention au lecteur. Je fis observer à Scott que son chat paraissait avoir un goût tout particulier pour la littérature du moyen âge.

« Ah! dit-il, ces chats sont une race mystérieuse et extraordinaire; il se passe plus de choses dans leur cerveau que nous ne pensons, sans doute à cause de leur familiarité avec les sorciers et sorcières. » Il nous conta, à ce sujet, une petite histoire arrivée à un brave paysan: le bonhomme s'en revenait une nuit à sa cabane, lorsque, dans un lieu solitaire, écarté, il rencontre une procession de chats, tous menant grand deuil, et portant en terre un des leurs dans un cercueil recouvert de velours noir. Le digne homme, étonné et peu rassuré à cet étrange spectacle, gagne en toute hâte son logis, et se met à raconter à sa femme et à ses enfans ce qu'il venait de voir. Il achevait à peine ce récit, lorsqu'un grand chat noir, accroupi près du feu, se lève tout à coup de toute sa hauteur, s'écriant: « Je suis donc roi des chats! » et il s'évanouit par la cheminée. Les funérailles vues par le bonhomme étaient celles d'un des chats de la royale dynastie F-line.

« Notre Grippeminaud, ajouta Scott, me fait quelquefois songer à cette histoire par ses airs de potestat, et je me sens disposé à le traiter avec le respect dû à un grand prince incognito, qui peut, au premier moment, remonter sur son trône. »

La soirée fut animée aussi par plusieurs chansons que Sophie Scott chanta, à la première requête de son père, ballades écossaises, données sans accompagnement et dans le r dialecte naif. Scott goûtait beaucoup ces mélodies antiques, et particulièrement quelques vieux chants jacobites qui avaient jadis cours parmi les partisans du jeune chevalier.

Scott cita un fait curieux. Parmi les papiers du Prétendant, qui lui avaient été communiqués, il avait trouvé un mémoire adressé à Charles par quelques-uns de ses adhérens d'Amérique. Ce document, daté de 1728, dans lequel on offre de lever le drapeau des Stuart sur les points reculés de la colonie, existe sûrement encore dans les papiers du gouvernement anglais.

Scott raconta peu après l'histoire d'un singulier tableau qui ornait la chambre, et qui avait été fait par une dame de sa connaissance. Il représentait la cruelle perplexité d'un riche et beau jeune chevalier anglais des anciens tems, qui, dans une expédition sur les frontières, fut fait prisonnier, et conduit dans le château d'un vieux

baron, à haute justice, et à tête dure. L'infortuné jeune homme fut jeté dans un donjon, tandis qu'on élevait, pour son exécution, une haute potence à la porte du château. Quand tout fut prêt dans la grande salle où siegeait le resfroque baron, entouré de ses guerriers armés jusqu'aux dents, on amena le prisonnier pour lui donner le choix d'être pendu au gibet ou marié à la fille du baron. L'alternative ne semblait pas douteuse; mais malheureusement la jeune dame était d'une telle laideur qu'on ne pouvait, pour or ou pour amour, lui trouver un mari; grâce à sa bouche qui allait d'une oreille à l'autre, elle n'était connue aux environs que sous le nom de *Meg à la grande bouche*. D'après la chronique, ayant long-tems balancé entre la corde et le *naud*, Pechaufand et Pautel, l'amour de la vie l'emporta, et le jeune homme se rendit aux charmes de Meg. Contre toute probabilité, le mariage fut heureux. La fille du baron au regard terrible fut, à défaut d'une belle femme, une épouse exemplaire, et sans être troublé dans sa félicité conjugale par un doute jaloux, l'Anglais devint le père d'une belle et légitime lignée encore florissante sur la frontière.

Le lendemain, de bonne heure, le soleil lançait ses rayons par-dessus les collines, lorsque je me levai, et regardai à travers les branches de l'églantier qui ombrageait la fenêtre. Je fus étonné de voir Scott déjà debout, déjà dehors, assis sur un bloc de pierre, et causant avec les ouvriers employés à ses nouvelles constructions. Je supposais qu'après avoir perdu tant de tems avec moi la veille, il serait sérieusement occupé ce matin; mais il avait l'air d'un oisif qui n'a rien à faire qu'à s'étendre au soleil et à jouir de la vie.

Je m'habillai à la hâte et le rejoignis. Il parlait de ses plans et de ses projets pour Abbotsford. Il eût été heureux pour lui qu'il se fût contenté de sa délicieuse petite maison tapissée de treilles, et de cette hospitalité cordiale et simple avec laquelle il m'avait reçu. Le grand bâtiment d'Abbotsford, les dépenses qu'il entraînait, les domestiques, les gens, les hôtes, tout cet établissement de baron, a saigné sa bourse, épuisé ses facultés, rempli son âme d'inquiétude, et a fini par le tuer.

Tout étant pour le moment encore dans les brillantes vapeurs de l'avenir, Scott se plaisait à décrire sa future résidence comme il aurait fait d'une des créations imaginaires de ses romans. C'était un de ces palais aériens qu'il s'essayait à réduire en pierres de taille et en mortier. Autour de lui gisaient quelques débris des ruines de l'abbaye de Melrose qui devaient faire partie de sa maison; il avait déjà construit, avec des matériaux de ce genre, au dessus d'une source, un autel gothique surmonté d'une petite coupe de pierre.

Parmi les restes de l'abbaye, érats devant nous, il y avait un antique petit lion de pierre rouge, qui me plaisait. J'ai oublié à quel monument il avait appartenu, mais je n'oublierai jamais les remarques auxquelles il donna lieu et qui concernaient les vieilles murailles de Melrose. Scott parlait avec une véritable affection de cette abbaye. « Il n'y a pas de paroles, répétait-il, pour peindre les trésors enfouis dans ces glorieuses ruines. C'est une vraie mine pour ces pillards d'antiquaires. Il y a d'admirables morceaux d'antique sculpture pour l'architecte, et de riches histoires des vieux tems pour le poète. Il y a de quoi éplucher comme au fromage de Stilton, et dans la même goût; du plus moisi on tire le meilleur. »